



Dernière sommation

David Dufresne
Grasset, octobre 2019
234 pages, 18 €

Dernière sommation est le premier roman de David Dufresne. Et c'est en soi étonnant. Parce que son écriture a la maturité d'un écrivain qui a déjà pas mal « bourlingué ». Un style incisif pour raconter l'histoire de notre époque, celle des « gilets jaunes », des violences policières et d'un journaliste, Etienne Dardel, plus vraiment journaliste, qui devient un peu par hasard l'observateur des violences commises par les forces de l'ordre.

C'est beaucoup plus qu'un roman en réalité, puisque David Dufresne se raconte, à travers Etienne Dardel, et fait le récit d'une dérive policière que nous avons tous vécue depuis le début du mouvement des « gilets jaunes ». Un roman presque autobiographique au cours duquel il peut, grâce à la fiction, toucher le plus grand nombre là où les signalements « allô place Beauvau », qu'il publiait sur Twitter, avaient un impact plus restreint. C'est pourtant notamment grâce à lui que le problème majeur des violences policières, violences longtemps restées invisibles dans les quartiers populaires, a pu acquérir le statut de phénomène social à part entière. Si le travail de David Dufresne a été immédiatement reconnu comme essentiel par les journalistes, il n'est pas homme à se contenter d'une reconnaissance professionnelle. Son travail est un engagement, intense, sans concession. Ce n'est pas non plus un travail de circonstances puisqu'il avait déjà écrit un ouvrage sur le maintien de l'ordre ainsi que sur l'affaire de Tarnac, qu'il avait suivie en tant que journaliste. Le travail sur les violences et sur la dérive de la « maison police » se poursuit dans la fiction, mais cette fic-

tion n'est qu'un outil parmi tant d'autres dans le cadre de son engagement, et sa lecture donne des clés importantes pour la compréhension du temps présent. Depuis la sortie de ce roman, David Dufresne est également devenu la cible de nombreux syndicats de police, à l'instar d'une nouvelle génération de journa-

listes militants qui couvrent, aux côtés des observateurs de la Ligue des droits de l'Homme, ces nouveaux fronts que sont les contestations de rue. Sa lecture est tout simplement primordiale.

Arié Alimi,
membre du Bureau national
de la LDH



Made in Bangladesh

Réalisation : Rubaiyat Hossain
Durée : 95'

Made in Bangladesh : trois mots que nous pouvons lire sur les vêtements fabriqués dans ce pays. Un film éponyme qui nous plonge dans l'envers/enfer du décor.

Dacca, capitale du Bangladesh. Dans l'atelier exigu d'une usine textile, qui visiblement ne respecte pas les consignes de sécurité, des ouvrières sont rivées à leur machine à coudre, sous la surveillance de leur contremaître. Parmi elles, Shimu, 23 ans, héroïne du film. Sa rencontre avec Apa, qui défend avec ferveur les droits de l'Homme, va changer le cours de sa vie. Face à des conditions de travail de plus en plus dures, elle décidera avec ses collègues de monter un syndicat, malgré

les menaces de la direction et le désaccord de son mari. Ensemble, elles iront jusqu'au bout.

Le combat que mène Shimu ressemble à celui des travailleurs du monde entier pour la reconnaissance de leurs droits élémentaires. A ce titre, ce film nous concerne toutes et tous. Nous hante la catastrophe de Dacca, en 2013, où plus de mille personnes avaient péri au cours d'un incendie dans une usine textile.

Made in Bangladesh dénonce aussi les discriminations dont sont victimes les femmes : « *Nous sommes des femmes, fichues si on est mariées, fichues si on ne l'est pas* », lance Shimu à Apa. Mariage précoce, violences, souvent physiques, et mépris total semblent être leur lot. Hélas, des femmes elles-mêmes perpétuent cet état de fait. Enfin, ce film nous plonge dans le Dacca populaire, insalubre et miséreux, avec malgré tout des éclats de rire, de joie, de fête, et une belle solidarité féminine.

Le film *Made in Bangladesh*, inspiré d'une histoire vraie, a bénéficié d'une coproduction internationale et reçu le prix Arte Kino International.

LDH